

Dans la solitude des bibliothèques gay

Le Monde, 27 juin 1997

127

Elle se propose de donner à des individus éparés une histoire. Elle vise, enfin, à rendre possibles des travaux sur l'homosexualité à l'Université, alors que des étudiants ont eu maille à partir avec l'orthodoxie scientifique ou l'hyppocrisie cauteleuse des laboratoires de recherche.

Faut-il, pour autant, se réfugier dans le moins sûr des abris que sont les *lesbian & gay studies*? Non. Car, pour séduisante et générale que'elle soit, cette volonté d'importer en France les « études gay » mérite d'être questionnée : ne risque-t-on pas de forger des identités figées et closes, de défendre une culture homogène et de soumettre l'Université ou la littérature à l'esprit du ghetto ?

Si l'on pouvait se réjouir que le Centre Georges-Pompidou accueille – et c'est bien sa mission – une série de conférences sur l'homosexualité, on devait vite déchanter. En énonçant comme évident le concept de *gay & lesbian studies*, on s'interdit le débat. En associant seulement à la réflexion des auteurs communautaristes ou des universitaires américains à l'humour propagandiste, on cantonne le projet et militantisme. D'où une série de conférences où l'on posa d'emblée, sans en discuter la pertinence des notions comme « *écriture lesbienne* », « *littérature lesbienne* » ou « *histoire lesbienne* ». D'où le titre d'une communication prononcée par une lesbienne radicale des années 70 : « La pensée hétérosexuelle ».

Quant à Pierre Bourdieu, passant du statut de sociologue à celui de prophète, on reste circonspect devant le parrainage prestigieux qu'il offrait en prononçant la conférence d'ouverture, alors que, comme sur la télévision, il ne paraît pas maîtriser son « objet » (ce qui reste problématique pour un chercheur). Est-ce avec le seul objectif de retrouver sur le terrain des « études gay », selon ses propres mots au colloque de Beaubourg, « une radicalité » que les sciences sociales « routinisées » ont perdue ? N'en courage-t-il pas ainsi, même à son corps défendant, la fragmentation des savoirs et ne tombe-t-il pas justement dans le piège identitaire dont le philosophe Michel Foucault avait réussi à se préserver ?

Michel Foucault : son nom est désormais invoqué comme une formule magique par le premier militant gay venu. Il est significatif de le voir hissé au rang de « statue du Commandeur » du mouvement homosexuel français. Sa pensée, pourtant, est complexe. Si elle est quelquefois ouverte à certaines manifestations du mouvement gay, elle reste globalement critique à l'égard de toute traduction en « identité » de comportements sexuels et méfiant à l'égard de toute logique de « libération », d'« avena » ou de « fertilité ». Foucault mettait en doute les effets théoriques et pratiques de ces logiques en montrant qu'elles fonctionnent exactement comme les mécanismes de répression et de honte contre lesquels elles prétendent lutter. Faire aujourd'hui de Foucault un militant gay, identitaire et dogmatique, est préoc-

cupant. C'est même l'une des farces intellectuelles de notre époque.

L'inauguration des *lesbian & gay studies* « à la française » est une date. C'est surtout une boîte de Pandore. En prétendant trouver une consolation dans l'exaltation de leur propre culture, certains militants gay remettent explicitement en cause les jugements de valeur. Universitaires ou artistes, ils seraient fondés sur des critères imposés (sous-entendu : par le « pouvoir hétérosexuel »), puis renforcés, en dernier ressort, par des structures de pouvoir.

Au-delà, ces « études » soulèvent de vraies questions. Un étudiant hétérosexuel pourra-t-il rejoindre un département de *gay & lesbian studies* et s'y sentir à l'aise ? Le gay qui sera dans ce département pourra-t-il s'émanciper des pressions politiques de la communauté, éviter d'être la voix des siens ? L'accent mis sur la sexualité, dans les recherches, ne conduira-t-il pas à diminuer la complexité des sujets et la réponse des œuvres, ou tout simplement à « solliciter les jaitis » (pour parler comme Marguerite Yourcenar) ? Les « hétéros » auront-ils accès aux centres de documentation – question pertinente quand on sait que la bibliothèque lesbienne de la Maison des femmes de Paris est, encore aujourd'hui, interdite d'accès aux hommes ?

Pour sortir de l'impasse, il apparaît préférable et nécessaire de reconnaître, enfin, la légitimité de traiter de sujets relatifs à l'homosexualité, mais aussi, dans le même mouvement, de rejeter – et même d'être intrinsèquement la-dessus – toute constitution de *gay & lesbian studies* ou de départements spécifiques, prélués à une ghettoïsation à la fois pour

l'Université et pour les homosexuels, qu'on prétend abusivement aider par ce biais.

La question de la « culture gay » rappelle d'autres débats relatifs à l'existence, ou non, d'une écriture féminine ou d'une création spécifique aux malades du sida, et renvoie donc à des questions tout aussi essentielles : faut-il défendre une création *sui generis*, celle, non d'un créateur singulier et libre, mais d'un homosexuel, d'une lesbienne qui créent en tant que tels ? Les situations particulières peuvent-elles devenir des thèmes de création si elles ne sont pas transcendées pour jeter un éclairage pluriel sur l'humanité ?

En associant seulement à la réflexion des auteurs communautaristes ou des universitaires américains à l'humour propagandiste, on cantonne le projet au militantisme

Lorsqu'un « *écrivain gay* » choisit comme titre de conférence, au colloque de Beaubourg, « L'universalisme : une arme contre les littératures minoritaires », de qui se moque-t-il ? N'a-t-on pas reconnu, en France, et à juste titre, les œuvres de Truman Capote, William Burroughs et jusqu'à Robert Mapplethorpe ? N'a-t-on pas aimé, passionnément, Hervé Guibert, Copi ou Bernard-Marie Koltès, et jusqu'à Pierre & Gilles ?

N'oublie-t-il pas, surtout, que c'est précisément au sein même de la supposée « communauté gay » que des militants se sont opposés à des œuvres dérangeantes, par exemple en 1983, en critiquant *L'Homme blessé* de Patrice Chéreau parce qu'il ne montrait pas une homosexualité éprouvée, ou, encore, récemment, lorsque Radio F. G. (ex-Fréquence-Gay) a recommandé à ses auditeurs d'ignorer le film *Les Voileurs* d'André Téchiné parce qu'il véhiculait une mauvaise image du lesbianisme !

Si l'on suit, du reste, ce raisonnement, il faut bien en voir les conséquences : Proust et Gide deviennent des « *écrivains gay* », l'exaltation de la menstruation dans le roman lesbien devient un « *must* » et, phénomène largement commenté aux États-Unis, la « correction » du langage est en marche.

Si la lutte en faveur de la reconnaissance des homosexuels est un argument un peu court pour bouleverser à la fois les règles de l'Université et les critères du jugement littéraire, ce débat a néanmoins l'avantage de bousculer nos certitudes et d'ouvrir notre regard aux ressorts de l'identité qui structurent ces évolutions comme aux questions de « genre » qui les sous-tendent. L'avenir dira si ce renouveau du militantisme radical, sous de nouvelles formes et avec de nouvelles armes, saura acquiescer en France une véritable audience.

Frédéric Martel